

Éditions OLNi
23, rue Charles de Gaulle – 77700 Chessy

© OLNi éditeur — 2026
ISBN : 978-2-487106-48-2
editions-olni.com

Gianni di Lorena

MUTATIS MUTANDIS

Pavane des Fées Sans-gêne

Acte IV

Du même auteur, déjà paru aux éditions OLNi

Cycle *MUTATIS MUTANDIS*

Pavane des Fées Sans-gêne – Acte I
Pavane – Acte I : L'Envers du Décor
Pavane des Fées Sans-gêne – Acte II
Pavane des Fées Sans-gêne – Acte III
Pavane des Fées Sans-gêne – Acte IV

À paraître :

Cycle *MUTATIS MUTANDIS*
(désormais, uniquement au format numérique) :

Pavane des Fées Sans-gêne
(refonte numérique en 2 Actes – été 2026)

L'Envers du Décor : Pavane des Fées Sans-gêne
(refonte numérique intégrale – été 2026)

Ballade des Esprits d'Aventure – Acte I (début 2027)

editions-olni.com/boutique

Note de l'éditrice

Les éditions OLNi s'associent au choix de l'auteur de ne pas respecter à la lettre certains usages grammaticaux, orthographiques et typographiques généralement considérés comme la norme actuellement en vigueur. Vous constaterez, entre autres :

- l'emploi du subjonctif après la locution « après que » ;
- le recours à la capitale pour certains substantifs ;
- le recours aux traits d'union pour des expressions que l'auteur considère comme des tournures substantivées ou lexicalisées ;
- le recours délibéré à différentes graphies existantes pour un même substantif ;
- l'emploi de néologismes non expressément indiqués par l'usage de l'italique.

De tout temps, les écrivains ont pris des libertés, car la langue est un matériau ductile qui ne cesse de se transformer ; ce qui était tenu hier pour une infraction à l'usage, un écart, une originalité, une divergence, une dissidence voire une coquetterie, est devenu, pour une partie, la norme d'aujourd'hui. La langue orale est l'outil de ces mutations naturelles. L'écriture en est le reflet.

« Une langue ne se fixe pas. L'esprit humain est toujours en marche, ou, si l'on veut, en mouvement, et les langues avec lui. [...] C'est de cette façon que des idées s'éteignent, que des mots s'en vont. Il en est des idiomes humains comme de tout. [...] C'est donc en vain que l'on voudrait pétrifier la mobile physionomie de notre idiome sous une forme donnée. [...] les langues ni le soleil ne s'arrêtent plus. Le jour où elles se fixent, c'est qu'elles meurent. »

Victor Hugo, préface de *Cromwell*, 1827

Ariane Frontezak (éditrice)
et Raphaël Watbled (correcteur)

www.giannidilorena.fr

Visitez le site web de l'auteur afin de découvrir divers appendices destinés à enrichir l'univers de *MUTATIS MUTANDIS*, tels que :

- un ensemble de textes approfondissant l'univers du roman et du récit-cadre ;
- des galeries d'illustrations de « costumes de scène », des armoiries, des cartes du monde ;
- des traductions de paroles de chansons en langue étrangère apparaissant dans le texte ;
- le détail de tous les morceaux musicaux faisant partie intégrante du roman (signalés par le symbole 🎵 en bas de page).

Ces derniers sont disponibles à l'écoute via un ensemble de *playlists* sur **Spotify** :



Aux fées marraines qui se sont penchées sur le berceau de cet ouvrage, lui permettant de prospérer grâce à leur bienveillance, leurs vœux et leurs conseils : Vincent, Élisabeth, Gabriel, Pascale, Patrick, Mathilde, Nicolas, Clément, Ariane.

Antatis

Antardis

UN CONTE DES
CONTES

CYCLE TRAGICOMIQUE EN MAINTES PIÈCES

PAR

GIANNI DI LORENA

L'ENTRÉE DU THÉÂTRE

Vous avez encore le nez plongé dans votre fascicule quand retentit la série de coups annonçant le début de la représentation. La pénombre envahit peu à peu la salle, mais vous parvenez à terminer votre lecture à temps, apprenant que peu de choses ont changé côté distribution :

DRAMATIS PERSONAE

Par ordre d'apparition

Le Coryphée : Le maître de cérémonie, figure mystérieuse qui assure le lien entre la salle et ce qui se trame sur scène.

Erzsébet Rózsaneve : La fille d'une ancienne bourgeoise, ayant été forcée d'aller vivre avec la bête du Bois Sauvage pour sauver la vie de sa mère.

Le seigneur du Bois Sauvage : Une bête fauve et monstrueuse, se terrant dans un château enchanté au milieu des bois.

Ulysse : Un vagabond immortel dont la provenance et le passé sont une énigme. Du fait de sa longévité surnaturelle, il surgit tant dans le passé que dans le présent de l'histoire. Il est actuellement employé au service du chevalier de la Haltière, le père de Luce.

Gretel : Une fille abandonnée par ses parents au beau milieu de la Forêt Noire en compagnie de son frère, Hansel.

Théodora de Cjarnov : Une dame enchantée par la fée Carabosse il y a plusieurs siècles. Elle est aujourd'hui la femme du roi Heinrich et la belle-mère d'Anna-Sofia.

Heinrich von Schwarzkron : Le souverain du royaume germanique de Geisterberg, père d'Anna-Sofia et époux de Théodora.

Dragée de Cocagne : La souveraine du royaume des délices, fuyant la justice de la reine des fées depuis que ses mœurs d'ogresse ont été révélées au grand jour.

Avenant de Lustre : Le second prince du Pays d'Oyl, inquiétant et taciturne, frère cadet de Charmant et meurtrier de sa sœur cadette, Fortunée.

Talia Silvanica : Une princesse ayant vécu près de deux cent cinquante ans plus tôt. Ensorcelée par la fée Carabosse, elle est vouée à rester enfermée dans le château familial jusqu'à ses vingt ans révolus.

Anna-Sofia von Schwarzkron : La princesse héritière du royaume de Geisterberg, dont le père distant retrouve peu à peu le goût de vivre grâce à Théodora.

Carabosse : Une puissante fée en mal d'enfant, laissant dans son sillage et à travers les époques de nombreuses victimes de son caractère lunatique.

Luce de la Haltière : La fille d'un chevalier français désintéressé du monde, y compris sa fille, laissant celle-ci aux mains d'une belle-mère despotique.

Lucrèce de la Haltière : La marâtre de Luce, nouvelle épouse du chevalier de la Haltière.

Margot Brise-Carcasse : La cheffe des cuisines au manoir de la Haltière.

Pirlipat von Hameln : La princesse héritière du royaume de Hamelin, superficielle et imbue d'elle-même, récemment délivrée d'un sortilège par Fritz Frosselmeyer. Son ingratitude envers ce dernier lui a valu d'être envoyée au couvent par son père.

Déon de Rougecœur : Un chevalier du Pays d'Oc devenu la risée de la région après s'être fait voler son reflet par une magicienne, être tombé amoureux d'un automate, et avoir causé la mort de la nouvelle artiste chérie du royaume.

Esclarmonde-la-Sélène : La première suivante de la reine des fées. L'une de celles qui ont atténué la malédiction jetée sur Talie par Carabosse. Plus récemment, elle a déposé la fée Dragée et cherché à l'appréhender.

Un mouvement du côté de la scène vous fait lever les yeux : le Coryphée vient de se faufiler entre les rideaux. On pressent qu'il va annoncer un retard en raison de quelque difficulté technique, voire peut-être une annulation pure et simple de la suite du spectacle.

Votre crainte est cependant apaisée dès qu'il se met à parler... seulement pour être remplacée par un vague sentiment de malaise, car c'est tout comme s'il avait lu vos pensées.

La seule présence du Coryphée incite le public au silence. L'obscurité faite, il entame son annonce, debout dans le halo d'un projecteur, son masque de tragédie grecque affichant un léger sourire.

Vous aurez sans doute remarqué – du moins, ceux qui auront eu l'idée d'y jeter un œil –, que le catalogue des personnages de notre drame n'a que peu changé entre l'acte précédent et celui qui s'apprête. J'en vois d'ailleurs qui tentent de déchiffrer le livret en dépit des ténèbres qui les cernent de toutes parts... Il est trop tard, mesdames et messieurs ! Après tout, un peu de surprise est bienvenue, et l'emprise que l'on croit posséder sur notre vie n'est qu'illusion...

Mais où en étais-je ? Ah !

Aucun nouveau protagoniste ne fera son entrée lors de ce final de la *Pavane des Fées Sans-gêne*.

«Tant mieux !», songez-vous sûrement : trop de nouveauté tue la nouveauté. Vous avez tendance à vous perdre lorsqu'il y a trop de têtes à se rappeler, de destins entremêlés. C'est bien normal, et même si les rumeurs disent que l'auteur introduit d'autres héros au cours des pièces suivantes, vous choyez l'envie de mieux connaître ceux dont vous avez suivi les premiers pas – parfois littéralement – depuis le début du cycle. C'est qu'une partie d'entre eux sont attachants ! Quant à ceux qui ne

le sont pas... eh bien, vous brûlez tout de même de savoir ce qu'ils vont devenir. Non, non, ne faites pas comme si de rien n'était : l'être humain n'aime rien de mieux que détester.

Mais, je le vois dans vos yeux tandis que vous me regardez : ces personnages... ils ne vous sont pas étrangers, n'est-ce pas ? Certains d'entre eux et leurs aventures font naître un bizarre sentiment de familiarité en vous, au point qu'il vous arrive parfois d'oublier que les décors ne sont que des décors, les acteurs des acteurs... Et voilà que vous vous interrogez à nouveau, mesdames et messieurs : où se trouve donc la scène ? Au-dehors, ou au-dedans... ?

Pour avoir la réponse, il vous faudra aller jusqu'au dénouement du conte, quels que soient les augures...

Et maintenant, mesdames et messieurs, calez-vous confortablement dans votre siège, agrippez fermement les accoudoirs, car les choses sérieuses sont sur le point de commencer...

Le rideau de velours rouge se lève à peine le Coryphée a-t-il replongé entre ses plis épais, laissant le public ébahi que l'homme masqué ait pu se volatiliser aussi rapidement.

Acte Quatrième

SCÈNE PREMIÈRE

*La chambre d'Erzsébet dans le château du Bois Sauvage.
Par l'ouverture du balcon à l'arrière-plan, on peut voir que
le jour vient de se lever.*

— Avez-vous bien dormi, madame ?

Dès son réveil et comme à leur habitude, le perroquet Gregor et la guenon Babiole – sa double-dame de compagnie – viennent s'enquérir de son bien-être, l'un avec les gestes, l'autre avec la voix.

— Parfaitement, je vous remercie.

On toque à la porte. Sur l'invitation d'Erzsébet, un gibbon entre en portant une collation sur un plateau d'argent : du pain à peine sorti du four et de la confiture, du beurre, des oranges et – ô merveille ! – une tasse de chocolat. Un grand plaisir la fait frétiller de l'intérieur tandis qu'elle hume le parfum s'exhalant de la tasse. Elle n'avait pas vu la couleur du cacao ni senti sa délicieuse odeur depuis qu'elle avait échangé, des années plus tôt, la ville pour la campagne, le train de vie de riche mondaine pour celui de fermière.

Je me demande comment ils vont tous, là-bas.

Son chocolat se teinte d'amertume.

Est-ce qu'ils me croient morte... ?

Près de deux mois se sont écoulés depuis qu'elle a pris ses quartiers dans le fabuleux domaine de la bête. Elle aimerait pouvoir dire à sa famille que tout va bien, qu'elle n'est pas, qu'elle n'est *plus* en danger. Elle voudrait pouvoir leur parler des prodiges dont elle est témoin chaque jour.

Et s'il acceptait que je leur écrive, au moins ?

— Votre petit-déjeuner, madame, déclare le gibbon Akós par l'intermédiaire de Cornéliu, la grosse corneille perchée sur son épaule.

L'anthropoïde garnit la petite table installée sur la

terrasse tandis qu'Erzsébet vient s'installer, drapée dans sa longue robe de chambre chatoyante, sous le berceau de roses jaunes.

— Merci beaucoup.

Passés les premiers jours de sa captivité, elle avait commencé à voir de nouveaux domestiques déambuler dans les couloirs. Ayant mis un point d'honneur à faire la connaissance de chacun d'entre eux, elle sait aujourd'hui leurs noms presque par cœur. Tous, sans exception, sont des singes et des oiseaux. Il y a là des orangs-outans, des babouins et des gorilles, et sur leurs épaules bavassent toutes sortes de volatiles avec un talent pour imiter la voix humaine, tels des perroquets, des corvidés ou des mainates. Le maître de musique du palais se fait même suivre d'un oiseau-lyre.

— Qu'allez-vous faire aujourd'hui ? demande Gregor tandis qu'Akós et Corneliu quittent la pièce.

— Je ne sais pas. J'ai l'impression d'avoir déjà parcouru le château de fond en comble, et *il* ne veut pas que j'aie me promener dans la forêt.

— Et les bibliothèques ?

— Je ne fais que lire depuis des jours ! Je n'en peux plus, j'ai envie d'autre chose !

— Alors peut-être que ce que je vais vous montrer ce matin saura vous complaire.

Erzsébet ne sursaute plus à la voix de la bête, désormais. Pivotant sur elle-même, elle le découvre debout à l'entrée de sa chambre, l'observant par-dessus ses lorgnons de lecture.

— Habillez-vous : c'est pour une occasion. Prenez tout votre temps. Lorsque vous serez prête, rejoignez-moi au théâtre de la roseraie, lui intime-t-il mystérieusement avant de disparaître.

Maintenant qu'il a cessé de lui demander chaque soir si elle accepterait de coucher avec lui, Erzsébet trouve la compagnie du fauve plus facile à vivre. Enfin,

presque. Parfois, « la » question revient distraitemment, en passant, comme si au fond la chose n'avait plus vraiment d'importance et qu'il ne la sollicitait que machinalement ; une habitude dont on a du mal à se défaire, dont on a oublié le sens. On dirait qu'après avoir entretenu cette morne solitude au cours des siècles, le simple fait de ne plus être seul est devenu plus important que d'assouvir ses pulsions. Depuis son éclat de fureur initial, il n'est plus une seule fois sorti de ses gonds – pas en sa présence, du moins –, et elle lui sait gré de tous les efforts qu'il fait pour l'accommoder.

— Savez-vous de quoi il s'agit ? demande-t-elle à Babiolo.

La gorillesse lui fait un clin d'œil.

— Ce ne serait plus une surprise si nous vous le disions, réplique joyeusement Gregor en lissant ses plumes rouges, vertes et bleues avec une suffisance amusée.

Agacée par la réponse de l'ara, mais excitée malgré elle, Erzsébet s'engouffre dans sa garde-robe pour user de son fauteuil de commodité, ressort en coup de vent pour aller faire de rapides ablutions à son guéridon de toilette, avant de se ruer à nouveau dans l'autre sens afin d'examiner ce qui se trouve ce matin-là dans les coffres et les armoires. Sans qu'elle ait jamais réussi à surprendre le moindre domestique s'atteler à la tâche, leur contenu change de jour en jour, si bien que la garde-robe se retrouve systématiquement garnie de modes venues des quatre coins du Ponant.

C'est que tu y prends goût, à toute cette mirifique et munificente magnificence...

Souriant à la réplique joueuse et pédante de son moi intérieur, elle se met en devoir de se vêtir.

Avoue, tout ça t'avait manqué...

Elle passe beaucoup plus de temps qu'elle ne l'aurait cru à essayer tenue après tenue afin de trouver la bonne. À croire que l'affaire revêt une importance particulière ! Bien sûr, une part d'elle-même veut éviter de froisser le

monstre avec qui elle cohabite enfin en bonne intelligence. Cette prudence camoufle cependant un autre élan qui remue distinctement, là, quelque part au-dessous... Mais pour le moment, son esprit a choisi de ne pas y regarder de trop près.

... les robes, les colifichets, les traînes qui froufroutent le long d'immenses couloirs et dans les allées des jardins...

À l'intérieur d'un coffre, elle trouve des piles entières de chemises et de bas cousus dans les meilleures étoffes, immaculés cotons, soieries à la légèreté de plume ou lins d'une finesse nonpareille. Dans un autre, une abondance de poignets, de sous-manches, de guimpes, de collerettes et de fraises de tous styles et de toutes factures. D'autres encore ne contiennent que des corps-piqués, chacun d'une forme et d'un maintien différent. Un placard est rempli à ras-bord de supports de jupe, tandis qu'un autre recèle toutes sortes de coiffes et de couvre-chefs. Trônant sur des piédestaux à travers la pièce, diverses cassettes révèlent plus de bijoux et d'ornements qu'elle n'en a jamais vu, et les armoires débordent d'une multitude de souliers et d'escarpins, de jupons allant du plus modeste au plus somptueux et, bien entendu, d'une ribambelle de toilettes soigneusement rangées, n'attendant que son bon vouloir.

... ton besoin de t'entourer d'un décor. La fantaisie. L'idéal utopique. Le travestissement d'une trop morne réalité...

La première tenue qu'elle passe est françoise, avec d'immenses paniers qui lui font songer aux élytres de quelque insecte merveilleux. Peinant à faire entrer tout le costume dans l'image renvoyée par son miroir, elle s'imagine à la pointe du style des pays francs, sans savoir qu'elle arbore un habit déjà passé de mode depuis une bonne décennie, et que plus une femme là-bas ne porte de jupes aussi encombrantes, excepté en grande pompe.

... maintenant, tu peux vivre dans l'imaginaire de tes rêves d'enfant, de tes phantasmes d'échappatoire...

La seconde vêtue est elle aussi française, plus hors du temps encore, s'il est possible. Il s'agit d'une « robe battante », dont sa mère possède encore quelques exemplaires qu'elle garde en souvenir de ses années de jeunesse – à l'époque où la « Nouvelle-Mode » était encore *nouvelle* –, et n'utilise plus qu'en tant que déshabillés. Erzsébet observe le long manteau de riche damas, informe, reposer sur son panier ovale, presque circulaire. Elle a l'impression d'avoir la forme d'une cloche, ou peut-être d'une femme enceinte cherchant à cacher son état sous une ample robe de chambre.

... félicitations, ma chère : voilà enfin que tu as passé l'horizon chimérique...

Sa troisième expérimentation l'amène à juger la silhouette prisée par la royauté de Glockenspiel un brin trop rigide. Aussi se décide-t-elle finalement pour une version moins contraignante de cet imposant costume de cour et son vertugadin en forme de roue : des manches ajustées, aucune traîne pour amasser la poussière, une simple collerette de point-coupé, et la voilà prête. Une fois la rosette de ses souliers bien en place et ses cheveux coiffés en une haute mitre, elle réalise que plus d'une heure est déjà passée, aussi se hâte-t-elle de se rendre à l'endroit indiqué par le fauve.

Tandis qu'Erzsébet se tourne vers le fond de la scène, les décors autour de l'actrice se fragmentent, remontent ou glissent hors de vue tandis que d'autres s'en viennent composer une nouvelle perspective : le portail gardant l'entrée du théâtre au milieu du labyrinthe végétal, tel qu'à la Scène XIII de l'Acte III. Le bâtiment enfoui sous les rosiers s'élève au second plan. La toile de fond montre le pied des montagnes.

Postée devant les grilles, la bête la regarde arriver, toute essoufflée, avant de lui offrir son bras. Elle s'en empare

sans hésiter et l'accompagne à l'intérieur.

L'objectif narratif suit les acteurs dans le petit hall aux carreaux en damier, par l'escalier bordé de bras-chandeliers, et au travers d'un premier rideau de velours menant à la salle de représentation. Le fauteuil qui occupait seul, auparavant, le centre de l'espace vide, est à présent accompagné d'un second.

— Un spectacle ? interroge-t-elle.

— Installez-vous, l'enjoint-il d'une voix affable.

Elle obéit, mais ses fesses se posent à peine sur le rebord de l'assise. Son dos droit comme un i vibre d'impatience.

Qui l'eût cru ?

Les fauteuils sont aux dimensions de la bête, si bien qu'elle se fait l'impression d'une poupée posée sur un siège d'adulte. Celui du monstre, en revanche, émet un craquement de protestation lorsqu'il s'y pose.

Aussitôt, la lumière des lampions couvrant le plafond baisse jusqu'à plonger la salle dans la pénombre. Treize coups retentissent rapidement, et puis trois autres encore, plus lents. Éclairé par la rangée de bougies luisant au bord de la scène, un gorille vêtu d'une longue toge brodée d'or, une couronne de laurier sur la tête, s'avance d'un pas majestueux devant les rideaux écarlates. À jardin, posé sur un perchoir, un grand ara bleu nuit se met à déclamer :

— Oyez, belles dames et gentils hommes ! Oyez la triste histoire de la nymphe Platée ! Moquée par les hommes, moquée par les dieux ! Menée d'un bras par l'Amour, de l'autre par la Folie ! Soyez témoins de son terrible destin ! Ayez pitié de la pauvre, dont le cœur saigne pour un indifférent !

Sur la scène, le grand singe noir s'efforce de traduire chaque parole de l'oiseau par une gestuelle alambiquée et dramatique. Puis, ce préambule achevé, il s'incline et quitte les planches pendant que les tentures frémissent,

avant de s'écarter pour révéler un somptueux décor représentant une forêt touffue. D'excellente facture, décoré avec un incroyable luxe de détails, le premier plan n'est fait que de panneaux de bois peint. Mais plus loin, oh, plus loin... La scène semble se prolonger bien plus qu'elle ne devrait, et sous les branches que la brise fait osciller, le sous-bois se panache d'ombres dansantes et de lueurs virides. Embrassés par le demi-jour glauque d'un côté et par l'éclat des chandelles de l'autre, vêtus à l'antique de cothurnes, d'himations et autres couronnes de vignes, plusieurs singes à la fixité statuaire et à la pose étudiée occupent l'espace, chacun portant sur l'épaule son propre oiseau.

Alors, la musique jaillit de la fosse d'orchestre et les acteurs prennent vie.

Il y a donc bien des gens qui jouent dans ce château ! Je le savais !

De peur de gêner les artistes, Erzsébet n'ose se lever pour aller voir qui, au juste, sont les musiciens. Son attention est de toute façon détournée, happée, lorsque les oiseaux se mettent à chanter comme à l'opéra. Médusée, elle les écoute tirer de leurs petits gosiers des voix de basse, de soprano ou de ténor tandis que les singes miment ce que leur chant évoque, chaque couple incarnant un unique personnage dans un accord parfait.

C'est incroyable !

Tu fais exprès de ne rien voir... ?

À mesure que la pièce avance, sa voix intérieure se met à pointer du doigt tout ce qui cloche.

Enfin, le thème, le livret ! Tu es aveugle, ou quoi ?

Quand le rôle principal entonne son premier air, Erzsébet fronce les sourcils. La musique est joyeuse, badine presque, cependant le message est clair* :

Que ce séjour est agréable !

* ♪ 1

*Qu'il est aimable !
Ah, qu'il est favorable,
Pour qui veut bien perdre sa liberté !*

*Dis-moi, mon cœur : t'es-tu bien consulté ?
Ah, mon cœur ! tu t'agites !
Ah, mon cœur ! tu me quittes !
Est-ce pour Cithéron ? T'a-t-il bien mérité ?*

Serait-il possible que le fauve ait composé lui-même cette œuvre... ? Le sujet n'a, de toute évidence, rien d'un hasard, et le plaisir d'Erzsébet se trouve peu à peu terni par une sorte de ressentiment. Quoi ! l'histoire d'une nymphe des marais fleur bleue et laide comme un pou, affligée d'un cœur d'artichaut, avec lequel les hommes et les dieux jouent cruellement afin de la faire passer pour une idiote ? Quelle subtilité, vraiment !

Alors c'est ça, hein ? Il se voit comme la pauvre Platée et moi, ceux qui se paient sa tête ?

Comment ose-t-il ? Après ce qu'il a fait subir à sa famille, la terreur qu'il lui a fait connaître, la vie de recluse qu'il lui impose dans cette cage dorée ?

Erzsébet rumine un moment, prêtant à peine attention à ce qui se passe sur scène, contemplant sérieusement l'envie de faire un esclandre, d'interrompre l'opéra et de planter là le monstre sans un regard en arrière.

Et si c'était seulement dans ta tête ? Si ce n'était rien de plus qu'une simple comédie, et que tu interprétais le reste ?

Sûrement, les premiers temps mouvementés de son installation au château ont laissé leur marque, l'ont rendue soupçonneuse. Et puis, la surprise préparée par
son geôlier

son hôte est plutôt agréable, force est de le reconnaître. Dès les premiers sons rendus par l'orchestre, elle avait réalisé d'une manière perçante et claire combien la musique lui avait manqué, quel vide elle avait laissé, un

creux que même l'épinette de ses appartements n'est pas en mesure de combler à elle seule.

— Vous ennuyez-vous toujours ? lui demande la bête à l'issue de la représentation.

— Je n'ai jamais dit que je m'ennuyais, répond Erzsébet avec mauvaise foi.

— Vous n'avez pas besoin de le dire.

Il fait une pause, puis ajoute :

— Vous pourrez revenir ici quand bon vous semblera. Il y aura toujours un spectacle prêt à vous divertir. Dites simplement ce que vous avez envie de voir ou d'entendre. Théâtre, opéra, poésie, danse, marionnettes, ombres, ou bien juste un concert... tout ce que vous voulez.

— Je ne vous imaginai pas esthète, s'étonne-t-elle.

— J'aime surtout la musique ; sans elle, je n'aurais pas vécu si longtemps. Après les roses, c'est ce que je préfère au monde.

SCÈNE II

La scène se déroule il y a deux cent vingt-quatre ans.

Le jardin du château royal d'Aiglant. Ulysse se tient au milieu des massifs de fleurs, la tête levée vers une haute tour au second plan. À l'absence de montagnes en toile de fond, on devine que le bâtiment doit se situer à l'avant du palais, face à la vallée et à la ville en contrebas.

Ulysse est désespéré. Ni le roi Pelegrin, la reine Mahaut ou lui-même n'ont été en mesure d'apaiser Talie, ou d'engager la conversation. La princesse n'a rien voulu entendre, rien écouter. Après la panique, l'affolement, la catatonie et puis les larmes, elle s'est retranchée

derrière un rempart de mutisme absolu, qui donne à son précepteur l'impression que des nuages d'orage grondent et s'amoncellent au-dessus du sommet de la tour où elle s'est claquemurée.

Pendant presque vingt ans – si près du but ! – ils ont réussi à la maintenir ignorante du monde extérieur, une performance qui, selon Ulysse, tient déjà du miracle. À dire vrai, il s'étonne qu'un accident de ce genre ne se soit pas produit plus tôt. Vingt longues années ! Et pendant tout ce temps, la population du château a marché sur des œufs, soumise à des règles strictes, toute erreur sévèrement punie... tout ça en vain.

Toutes ces années à vivre dans un rêve de petite fille, à vivre dans un mensonge. Pour rien ! Mais je le savais, pourtant, oh, je savais que ça arriverait !

Il comprend ce que Talie doit ressentir. Enfin, peut-être pas tout à fait, mais il imagine bien que le fait de réaliser qu'on a été prise pour une idiote, par tout le monde et pendant si longtemps, doit représenter une souffrance incompréhensible. Elle est maintenant une adulte ayant toujours cru que les vêtements sont cousus avec les doigts, que les roses sont des fleurs disparues, que les chats sont des mythes et les oiseaux, des créatures mortellement dangereuses. Une bonne poire, une cruche persuadée que le monde entier se limitait au château, quand tous savaient la vérité et faisaient semblant de croire aux mêmes bobards. Oh oui ! il imagine parfaitement qu'elle soit furieuse, que son sentiment de trahison et d'isolement la dévore de l'intérieur, lui bouffe les tripes et lui ronge le cœur. Car plus rien n'a de sens dans son univers, à présent. Le roi et la reine ont bien été obligés de tout lui révéler, le pacte avec Carabosse, la vengeance de la fée, les mesures prises, tout en la suppliant d'essayer de comprendre qu'ils n'avaient pas eu d'autre choix.

Foutaises.

Bien sûr qu'il avait été en leur pouvoir de faire

autrement, et au fond, Talie le sait. Ils auraient pu – ils auraient dû – prendre le risque de la perdre, mais lui offrir une existence réelle, même courte, et non ce décor de carton-pâte, cette farce à laquelle on l’a forcée à participer à son insu depuis sa petite enfance.

On a toujours le choix.

En vérité, Ulysse n’en est plus si sûr. Il devrait le savoir : toute croyance en une soi-disant maîtrise de nos actes n’est que chimère, une pensée-doudou que l’on dorlote afin de ne pas perdre les pédales. Plutôt que se bercer d’illusions et s’escrimer à combattre une réalité hors de leur contrôle, sans doute le roi et la reine auraient-ils mieux fait de la regarder en face, d’accepter l’inévitable afin de permettre à leur enfant la vie, la vraie, et non un simulacre, un théâtre d’ombres projeté sur un mur.

Peut-être qu’en fin de compte, le seul véritable choix est celui de la lucidité.

Cette hypocrisie envers lui-même le fait rire tout haut.

Quel précepteur tu fais, incapable de suivre tes propres principes ! Quand on voit où en est maintenant ta pupille...

Le choc initial passé, Talie a déménagé dans une chambre au sommet de la plus haute tour du château, demandant que les fenêtres murées soient abattues afin qu’elle puisse contempler à l’envi ce monde qu’elle ne peut que regarder sans le toucher, pendant trois mois encore. Car sur ce point, Mahaut et Pelegrin sont restés intraitables, peu importe leurs fautes passées. Que leur fille ait découvert le pot-aux-roses ne change rien à la situation : le danger étant toujours bien présent, elle restera enfermée, à l’abri, jusqu’à ce que le sortilège soit enfin levé. Juste trois mois. Rien que trois mois.

Mais pour Talie, c’est encore de trop.

SCÈNE III

L'une des bibliothèques du château de la bête. L'arrière-plan n'est que rayonnages de guingois emplis de livres de toutes tailles. Au premier plan, le fauve est installé dans un fauteuil. Non loin de lui, un groupe de singes armés d'instruments de musique.

— Ah, vous voilà enfin !

Il tourne la tête en direction d'Erzsébet, un doigt devant la bouche pour lui faire signe de se taire et d'écouter*.

Confortablement installé dans son fauteuil favori, une chope fumante entre les mains, le fauve dédie toute son attention à un ensemble de musiciens simiesques qui accompagnent Liliu, un oiseau-lyre capable d'imiter n'importe quelle voix. Perché sur le clavecin auquel est assis Lázár, le maître de musique du château — un orang-outang qui a compris que s'agissant de clavier, quatre mains valent mieux que deux —, le volatile se met à chanter pendant que la nouvelle arrivée prend place à côté de la bête :

*Jadis habitait dans le grand bois frileux
Vilya, la dryade aux yeux mystérieux.
Un jeune chasseur un jour la rencontra,
Et jamais son cœur, jamais, ne l'oubliera.*

*Lorsque meurt le soleil d'or
Dans la clairière où tout s'endort,
Une voix
Gémit au fond des grands bois :*

*« Vilya, ô Vilya, ô mon cher tourment !
Écoute la voix de ton pauvre amant !*

* ♪ 2

*Vilya, ô Vilya, prends pitié d'un cœur
Qui d'amour languit et meurt !*

*Vilya s'est enfuie dans le grand bois frileux ;
Vilya, la dryade aux yeux mystérieux.
Son cœur est cruel, mais tendres sont ses yeux ;
Et le chasseur meurt d'un mal délicieux.*

*Car Vilya, c'est son désir,
Le rêve qu'il ne peut saisir,
Et sa voix
Gémit au fond des grands bois :*

*« Vilya, ô Vilya, ô mon cher tourment !
Écoute la voix de ton pauvre amant !
Vilya, ô Vilya, prends pitié d'un cœur
Qui d'amour languit et meurt ! »*

Erzsébet reste coite face à la beauté du timbre de soprano, rond et clair, qui jaillit du gosier de l'oiseau. Sitôt que celui-ci achève son air, elle se met à applaudir.

— Venez avec moi, je voudrais vous montrer quelque chose, l'incite doucement le monstre en rajustant ses lorgnons.

Piquée par la curiosité, elle se laisse conduire à travers les étages.

*Les acteurs quittent la scène brièvement avant d'y revenir,
tandis qu'un panneau figurant un mur percé d'un étrange
battant translucide tombe en place depuis les cintres.*

La porte ne lui dit rien du tout, et Erzsébet s'en serait souvenue si elle l'avait croisée auparavant. Le vantail est constitué d'un unique morceau de verre enchâssé dans un décor de palmes et d'entrelacs d'or pur, mais ce n'est pas ce qui la chiffonne. Le palais, après tout, regorge

d'improbables splendeurs. Interloquée, elle contemple d'abord la surface hyaline sans comprendre ce qui la tracasse, et puis la lumière se fait : la porte est entièrement gravée, taillée de motifs géométriques parfaits, symétriques, incongrûment *réguliers* dans l'environnement torturé du domaine.

— Je ne suis jamais venue ici, déclare-t-elle. Et pourtant je suis certaine d'avoir tout visité.

La bête se fait pensive.

— Hmm... Peut-être que le château vous cache ce que je ne suis pas encore prêt à partager.

Évidemment, où avais-je la tête ? Tout est fée, ici.

Malgré la limpidité du verre, ses reliefs empêchent de voir clairement au travers. Elle ne distingue rien d'autre qu'une nébuleuse de pénombre et de ténèbres plus pâles.

D'une simple poussée, le fauve fait pivoter la porte sans un bruit.

Le panneau figurant le mur remonte hors de vue, révélant un long corridor s'étirant vers le fond de la scène. Il est flanqué d'énormes miroirs, plus grands même que la bête. Leurs cadres de bois couronnés de flèches gothiques s'alignent côte-à-côte de chaque côté du couloir, sur lequel ils semblent se pencher, légèrement inclinés. Le plafond est noyé dans une dense obscurité.

— Bienvenue dans la galerie des glaces, annonce-t-il.

Avec le temps, Erzsébet a fini par s'habituer à l'aspect contrefait de sa nouvelle résidence. Aussi comprendra-t-on son choc en découvrant que, à l'exemple du seuil qu'ils viennent de passer, rien, de ce côté-ci, n'est déformé : les miroirs sont droits, réguliers, et tout est parfaitement agencé. Plus perturbant encore à son goût : les lieux sont dépourvus de la moindre gargouille et de la moindre rose, même fanée.

— À quoi... sert cet endroit ? interroge-t-elle le monstre.

— Regarder. Observer. Réfléchir.

— Pourquoi ? Je croyais... je croyais que...

Elle hésite, ignorant comment poursuivre. Il hoche la tête d'un air qui se veut rassurant.

— Vous croyiez que la bête fuyait son image.

— Oui, avoue-t-elle avec embarras.

— Ce n'est rien. Je sais ce que je suis. Je l'accepte aujourd'hui, et ce lieu m'y a beaucoup aidé. Il m'est apparu un jour où j'étais sur le point de mettre fin à mes jours.

— Pourquoi ?

— La solitude. La haine de soi. La culpabilité. Les remords. Et...

Il laisse échapper un long soupir tandis que ses yeux se voilent et voyagent ailleurs l'espace d'une seconde.

— ... et d'autres choses encore.

— Vous êtes venu ici pour apprendre à vous accepter tel que vous êtes ?

Il ne paraît pas prendre ombrage de la question.

— Des heures durant. Des jours, parfois. Mais ce n'est pas pour cette raison que je voulais vous amener ici. Vous n'en avez pas besoin, vous êtes parfaite.

Erzsébet ne répond pas au compliment, même si, dans son for intérieur, elle ne peut s'empêcher de se trouver flattée par les paroles et l'attention du fauve.

Lui tendant son énorme paluche, ce dernier la mène le long du corridor au parquet ciré, et elle constate bientôt que la galerie est en réalité un dédale. Mais son guide semble parfaitement sûr de son chemin, n'hésitant à aucun croisement, aucun détour.

Il veut te perdre. Il va t'amener au beau milieu du labyrinthe et t'y laisser, peut-être comme d'autres avant toi, et c'est Ariane qui sera enfermée sans jamais pouvoir ressortir, et la bête qui gardera sa prison.

Haussant mentalement les épaules, elle s'efforce de raisonner sa voix intérieure.

Pour quelle raison ? Quel intérêt pour lui ? Ça n'a aucun sens. S'il veut se débarrasser de moi, il y a des manières plus expéditives.

Le monstre ne s'arrête qu'en débouchant au milieu d'un vaste cercle de miroirs. Au-dessus de leurs têtes, d'autres glaces pendent au bout de chaînes d'or montant se perdre dans les ténèbres, à diverses hauteurs et selon toutes sortes d'inclinaisons. Erzsébet est incapable de deviner l'origine de la vague clarté épanchée depuis les hauteurs ; celle-ci est néanmoins suffisante pour lui permettre de distinguer dans le lointain, au-delà de la ronde de reflets, des escaliers bordés de miroirs, spiralant en tous sens dans la pénombre en défiant la gravité.

C'est immense ! Est-ce qu'il y a seulement des murs quelque part ? Un plafond... ?

— Sommes-nous encore dans le château... ? s'informe-t-elle, un brin mal à l'aise.

— Regardez dans l'une d'elles, commande la bête en désignant les glaces qui les entourent, sans répondre à la question. N'importe laquelle. Pensez à, je ne sais pas... à l'héroïsme, peut-être. Aux larmes. Au rire. À la luxure. À la musique. Ou même à l'amour. Tout ce que vous voulez, tout ce que vous pouvez imaginer.

Elle commence par se demander si c'est une mauvaise blague, mais se sermonne en se rappelant à nouveau dans quel genre d'endroit elle se trouve. Alors, en dépit de son scepticisme, elle s'approche d'un miroir au hasard et tente de se concentrer sur une pensée unique. Tout ce qui lui vient est une flopée d'images, souvenirs de moments passés à batifoler avec les gars de la campagne dans le grenier à foin de la ferme.

oh pourquoi a-t-il fallu qu'il parle de luxure vite pense à autre chose n'importe quoi quelque chose de plus sérieux l'histoire tiens l'histoire du temps-jadis par exemple c'est très bien et qu'est-ce que

Dans la glace, sa propre image perd ses couleurs puis

s'évapore telle une buée, cédant la place à une scène autrement plus sulfureuse. Sur un lit de fourrures, une grande femme aux muscles magnifiques, la peau couturée de cicatrices et son abondante crinière grise constellée de bijoux, est en train de faire l'amour à un homme avec une passion sauvage. Tour à tour, celui-ci l'enlace de son corps immense et noir, se fait monture, cavalier, tandis que sa propre chevelure frisée, hérissée d'un diadème aux pointes d'or, ondule frénétiquement au gré de ses coups de reins. Suant à grande eau, le couple geint, mugit, s'ébroue...

oh non c'est moi c'est moi qui ai fait ça

Le miroir semble prendre un malin plaisir à exécuter un gros plan sur l'action en cours.

Erzsébet force ses pensées à virer de bord.

la beauté les roses les fleurs les perles autre chose vite vite

L'image s'estompe à nouveau... ne troquant qu'une nudité pour une autre. Cédant la place au couple en sueur, une femme d'une beauté à couper le souffle se révèle dans le plus simple appareil. Les bras ouverts en une pose d'offrande, elle semble donner ses perfections à contempler. La peau laiteuse, un ciel d'été sans nuage au fond des yeux, une chevelure tel l'ondoiement d'une rivière d'or pâle semée de fleurs, l'apparition chrysléphantine fronce ses jolis sourcils. Un bref instant, Erzsébet a l'impression que la dame la fixe droit dans les yeux d'un air déconcerté, agacé, comme si elle pouvait la voir en retour à travers la paroi de verre.

mais qu'est-ce que

Cette fois, elle se détourne et les images disparaissent pour de bon, le miroir ne montrant plus rien que le reflet de son dos et le fauve à ses côtés.

— Qu'est-ce que... c'était... que ça ? halète-t-elle.

Son compagnon est resté impassible mais du coin de l'œil, Erzsébet surprend son regard fébrile. Il répond en se raclant la gorge, d'un ton qu'il réussit à rendre à la fois gêné et professoral :

— Hmm... Je dirais que vous avez assisté aux ébats de la reine Telle-Que-l'Eau et du roi Naqiri, son neuvième et dernier époux, par qui elle a forgé une durable alliance avec plusieurs empires du Méridion.

Elle lui jette un regard suspicieux.

— Vous semblez bien renseigné.

— J'ai eu beaucoup de temps pour regarder l'Histoire. Hélas, je n'ai aucune idée de qui était l'autre femme... Aphrodite, peut-être ?

Soulagée de pouvoir amener le sujet sur un terrain moins glissant, elle demande :

— Alors... ces miroirs montrent le passé ?

— Si vous le voulez. Ils peuvent donner à voir des événements qui ont marqué leur temps, des faits passés ignorés de tous, ou encore des histoires qui n'ont jamais existé que dans l'imagination. Vous pourriez assister à l'ascension de Telle-Que-l'Eau et sa victoire sur les Rois Dragons, ou bien à l'effondrement du Réaume. Vous pourriez être témoin de la Guerre de Troie, du périple de Jason et ses Argonautes, du destin de l'enchanteur Myrddin et des Chevaliers de la Table Ronde, ou de lieux et de choses qui n'existent que dans vos propres rêves. Ils peuvent aussi vous montrer à quoi ressemble le monde, aujourd'hui, partout et à l'instant même.

— C'est fabuleux... ! concède-t-elle dans un soupir.

Son visage doit être un livre ouvert, car le fauve annonce d'une voix mélancolique :

— Je sais à quoi vous pensez, et la réponse est oui : il vous est possible d'y voir votre famille, si c'est ce que vous désirez.

— Vraiment ?

— Vraiment. Retenez-vous seulement de venir ici trop souvent. La puissance des miroirs est ancienne, insidieuse et déloyale. On se perd bien vite, parmi les reflets. Vous savez que vous ne pouvez pas retourner auprès des vôtres ; vous l'avez accepté en venant ici.

Le visage d'Erzsébet s'est durci. Son ton est amer lorsqu'elle répond :

— Je sais.

Alors elle se souvient de l'idée qui lui a traversé l'esprit le matin même – elle ne l'aurait pas avoué sous la torture, mais les spectacles et toutes les choses que la bête invente pour la distraire lui ont fait oublier les siens, l'espace de quelque temps.

C'était sûrement l'effet escompté.

Ravalant la rancœur qui s'est mise à lui monter dans la gorge telle une salve de bile, elle s'efforce de ne paraître ni suppliante, ni venimeuse lorsqu'elle demande :

— Si je ne peux les revoir, permettez-vous au moins que je leur écrive ? Un de vos gens, un oiseau, pourrait peut-être leur transmettre mon courrier ? Je veux simplement qu'ils sachent que je vais bien. Rien que ça. Qu'ils sachent que vous...

— ... Que je ne vous ai pas cuisinée aux petits oignons avant de vous dévorer ?

Il la scrute un instant les yeux dans les yeux, et elle s'efforce de ne pas baisser les siens.

— C'est d'accord. Mais il vous reviendra de trouver *qui* assumera de transporter votre lettre. La tâche devra être acceptée librement. Je ne donnerai aucun ordre, n'obligerai aucun de mes vassaux.

Un subit élan de gratitude pousse Erzsébet à le serrer entre ses bras.

— Merci. Merci beaucoup.

Un grondement d'embarras monte des profondeurs de l'énorme poitrine, et il se détourne en grommelant.

SCÈNE IV

Un sous-bois de la Forêt Noire. Le sol est relativement plat,